

SALLY
THORNE



MEILLEURS ENNEMIS



DE LA HAINE À L'AMOUR,
IL N'Y A QU'UN PAS.



SALLY THORNE

Meilleurs ennemis

ROMAN

Traduit de l'anglais (Australie) par
CHARLOTTE DEMANIE



Titre original : THE HATING GAME

© 2016, Sally Thorne.

© 2016, HarperCollins France S.A.

© 2018, HarperCollins France pour la présente édition.

Ce livre est publié avec l'aimable autorisation de HarperCollins Publishers, LLC, New York, U.S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

© DPCOM.FR

Réalisation graphique couverture : DP COM

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2803-8958-7

Chapitre 1

J'ai une théorie : l'amour et la haine se ressemblent étrangement. Vous pouvez me croire sur parole, j'ai pu les comparer en de nombreuses occasions, et voici ce que j'ai remarqué...

L'amour et la haine sont des sentiments profonds. Il vous suffit de penser à la personne que vous détestez ou que vous aimez pour que votre estomac se noue. Votre cœur se met à battre violemment dans votre poitrine. Vous perdez l'appétit et le sommeil. Chaque contact avec cette personne diffuse une dangereuse dose d'adrénaline dans votre sang, et vous avez l'impression d'être au bord du gouffre. Vous perdez le contrôle, et c'est effrayant.

Finalement, l'amour et la haine sont deux variantes d'un même jeu que vous *devez* gagner. Pourquoi ? Pour protéger votre cœur et flatter votre ego. Faites-moi confiance, j'en sais quelque chose.

Vendredi après-midi. Je suis emprisonnée au bureau pour quelques heures encore. Dans mes rêves les plus fous, je suis seule, mais malheureusement ce n'est pas le cas : je dois partager mon espace de travail avec un codétenu. Chaque tic-tac des aiguilles de sa montre résonne comme une croix gravée sur le mur de notre cellule.

En ce moment même, nous avons commencé une partie d'un de nos nombreux jeux puérils — le Jeu du Miroir — qui ne requiert aucune parole. Comme tout ce que nous faisons ensemble, c'est complètement immature.

La première chose à savoir à mon sujet, c'est mon nom. Je m'appelle Lucy Hutton. Je suis l'assistante de direction d'Hélène Pascal, la codirectrice générale de Bexley & Gamin.

L'histoire de Bexley & Gamin tient en quelques lignes : il y a de cela très peu de temps, notre petite maison d'édition, Gamin Publishing, était sur le point de déposer le bilan.

La situation économique est telle que la littérature est devenue un luxe pour tous les gens qui n'ont déjà pas l'argent pour rembourser leurs prêts. Et, en voyant les librairies fermer partout dans la ville aussi rapidement et aussi silencieusement que des bougies soufflées par le vent, nous savions que nous n'allions pas tarder, nous aussi, à mettre la clé sous la porte.

Mais, à la dernière minute, un accord fut conclu avec une autre maison d'édition, elle aussi en difficulté. La petite société Gamin Publishing fut ainsi mariée de force avec l'empire du mal, Bexley Books, dirigé par l'insupportable M. Bexley lui-même.

Chaque société croyant obstinément qu'elle sauvait l'autre de la faillite, tous, directeurs et employés, firent leurs cartons la tête haute et emménagèrent dans le nouveau nid conjugal. Mais personne n'était très enthousiaste. Les Bexley regrettaient leur vieille table de baby-foot à la cantine et en parlaient avec une nostalgie couleur sépia... Et, surtout, ils ne comprenaient pas comment les employés excentriques et décontractés de Gamin avaient pu survivre aussi longtemps avec leurs objectifs ICP¹ si laxistes et leur persistance à considérer la littérature comme un art.

Pour les Bexley, les chiffres étaient plus importants que les mots. Et leur mot d'ordre était : vendre le plus possible. Encore et toujours. Sans jamais faiblir.

Les Gamin, eux, frémirent d'horreur en voyant leurs

1. Indicateur clé de performance.

nouveaux demi-frères turbulents et bruyants traiter avec autant d'irrévérence leurs exemplaires sacrés de Charlotte Brontë et Jane Austen. Comment Bexley avait-il réussi à constituer une telle armée de clones ? Tous ses employés semblaient partager les mêmes opinions et avaient la même attitude rigide et prétentieuse. Les Gamin refusaient cette façon de voir les livres comme de simples marchandises. Les livres étaient et seraient toujours des objets sacrés qu'il fallait chérir et respecter.

Un an plus tard, on peut toujours deviner qui vient de quelle société rien qu'en observant les employés. Les Bexley ressemblent à des figures géométriques, les Gamin à des formes un peu floues. Les Bexley se déplacent en bande, comme des requins, discutent de chiffres, de bénéfices, et réservent tous les créneaux des salles de réunion pour leurs inquiétantes séances de planification. Ou plutôt leurs séances de « conspiration ». Les Gamin, eux, se rassemblent dans leurs box comme de jolies colombes lovées en haut d'une tour, plongés dans des manuscrits à la recherche de la prochaine révélation littéraire. L'air qui les entoure est parfumé de thé au jasmin et de papier. Shakespeare est leur idole.

Le déménagement a donc été légèrement traumatisant, surtout pour les Gamin. Prenez une carte de la ville. Reliez les deux anciens immeubles des sociétés par une ligne droite, dessinez un point rouge exactement à mi-chemin entre les deux emplacements : et voilà ! Vous êtes arrivés à Bexley & Gamin. Le nouvel immeuble est une sorte de crapaud géant en ciment gris bas de gamme. Il est situé dans l'une des rues principales de la ville où il est absolument impossible de circuler en plein après-midi. Il y fait un froid polaire le matin, et l'après-midi on se croirait sous les tropiques. Le seul avantage, c'est le parking souterrain, malheureusement pris d'assaut tous les matins par les lève-tôt, c'est-à-dire les Bexley.

Lorsque Hélène Pascal et M. Bexley ont visité le bâtiment avant d'emménager, il s'est passé une chose

incroyable : ils sont tous les deux tombés d'accord. Un seul bureau de direction au dernier étage ? Un affront. Une insulte. Un réaménagement complet de l'étage s'imposait.

Après une heure de brainstorming saturée de tant d'hostilité que les yeux de l'architecte d'intérieur brillaient de larmes contenues, Hélène et M. Bexley s'accordèrent seulement sur un mot pour définir la nouvelle esthétique : brillant. Ce fut la dernière fois où ils réussirent à s'entendre. Le dixième étage ressemble donc maintenant à un cube en verre, chrome et carrelage noir. On pourrait s'épiler les sourcils en se servant de n'importe quelle surface comme d'un miroir : murs, sols, plafonds. Même nos bureaux sont de grandes tables vitrées.

A cet instant précis, je suis au beau milieu d'une partie de Jeu du Miroir. En face de moi se trouve mon adversaire — et codétenu —, Joshua Templeman, l'assistant de direction de M. Bexley. Il reproduit chacun de mes mouvements comme s'il était mon propre reflet.

Je lève la main, il lève la main. Je regarde mes ongles, Joshua suit le mouvement. Je caresse mes cheveux et redresse mon col. Il fait pareil.

Je pose mon menton dans la paume de ma main et soupire profondément. Comme en écho, un autre soupir retentit presque immédiatement. Je hausse ensuite mon sourcil gauche, sachant pertinemment que Joshua ne sait pas le faire, et sans surprise je le vois essayer, en vain. Voilà, j'ai gagné la partie. Pourtant, malgré le frisson de la victoire qui me parcourt, je ne laisse rien paraître. Je reste aussi impassible qu'une poupée de cire. Et nous continuons tous les deux, assis l'un en face de l'autre avec nos mentons dans nos mains, à nous regarder fixement.

A ce propos, je crois qu'il est temps de parler de ce qui est certainement la deuxième chose la plus importante à savoir à mon sujet : je HAIS Joshua Templeman.

Je me révolte intérieurement à la seule pensée de devoir partager mon espace de travail avec ce mec. C'est un peu

comme si j'avais été poussée dans l'arène du Colisée et que je m'y retrouvais face à mon pire ennemi.

Je sais que je ne peux rien y faire : si nous sommes vissés ainsi devant la porte des nouveaux bureaux de nos patrons, c'est parce que, tels des généraux assoiffés de pouvoir, ils ont besoin de petites mains pour faire le sale boulot. Et partager un assistant leur aurait demandé à tous les deux de faire des concessions.

Pour en revenir à Joshua, régulièrement et sans aucune raison, il se met à reproduire tous mes mouvements. Ce petit passe-temps est tellement subtil qu'il pourrait passer inaperçu aux yeux de n'importe qui. Mais, en nous observant attentivement, on constaterait que chacun de mes gestes est reproduit de l'autre côté du bureau avec un léger décalage.

Je relève la tête et je pivote vers mon bureau. D'un mouvement naturel, Joshua fait exactement la même chose.

Je m'appelle Lucy, j'ai vingt-huit ans et je suis manifestement une victime des failles du système du paradis et de l'enfer puisque je me retrouve bloquée au purgatoire. En maternelle. Dans un asile de fous.

Je tape mon mot de passe sur mon clavier d'ordinateur : JEHAISJOSHUA@JMS. Mes mots de passe sont toujours des variantes du même sujet : ma haine pour ce type. @JMS, à jamais. Son mot de passe à lui ne doit pas voler très haut non plus. Ça doit être un truc du genre : Je Hais Lucinda Pr Tjs.

Mon téléphone sonne. C'est Julie Atkins, du département des droits d'auteurs et d'exploitation. Une autre source d'exaspération. Rien qu'en voyant son nom s'afficher, j'ai envie de débrancher mon téléphone, de le jeter par la fenêtre et de le regarder chuter du dixième étage et s'écraser au sol.

— Bonjour, comment vas-tu ?

Je prends quand même un ton charmant, parce que je fais partie de ces gens — aimables — qui aiment être chaleureux quand ils répondent au téléphone. Je sais, sans

même le voir, que Joshua lève les yeux au ciel avec un air exaspéré tout en continuant de malmener son clavier.

— Que puis-je faire pour toi, Julie ?

— J'ai une faveur à te demander, me dit-elle de son ton penaud que je connais maintenant si bien.

Je peux d'ailleurs articuler en silence chacun de ses mots en même temps qu'elle les prononce.

— J'aurais besoin d'un délai supplémentaire pour le rapport mensuel. J'ai une migraine de dingue depuis ce matin et, sans mentir, je n'arrive plus à regarder mon écran.

Julie fait partie de ces personnes horripilantes qui ne souffrent pas de maux de tête comme tout le monde, mais de « migraines de dingue ». Evidemment, un cachet d'aspirine ne peut rien faire pour elles.

Je lui réponds d'un ton blasé.

— Bien sûr, je comprends. Quand crois-tu pouvoir me le rendre ?

— Merci, Lucy, tu es vraiment la meilleure ! Je ne serai pas au bureau lundi matin, mais je te le dépose lundi après-midi au plus tard.

Si je lui dis oui, je vais devoir rester au bureau tard lundi soir afin que le rapport soit prêt pour la réunion des cadres qui a lieu le lendemain matin, à 9 heures. C'est bien, la semaine prochaine s'annonce déjà complètement pourrie. J'ai l'estomac noué rien que d'y penser.

— OK, Julie, mais fais au plus vite, s'il te plaît.

— Ah, et j'allais oublier, Brian m'a chargée de te dire que lui non plus ne pourra pas te rendre le sien aujourd'hui. Tu sais, Lucy, heureusement que tu es là. Tu es tellement sympa... Nous sommes tous d'accord : tu es vraiment la seule personne avec qui traiter là-haut, à la direction. Je suis désolée de le dire, mais *certain*s individus à ton étage sont quand même de vrais tyrans...

Ses mots mielleux aident un peu à faire passer la pilule.

— Pas de problème. On se voit lundi.

Je raccroche et j'évite de regarder vers Joshua. Je suis

prête à parier qu'il secoue la tête pour signifier à quel point il trouve la situation inacceptable.

Après quelques minutes, je me décide à jeter un regard dans sa direction. Il me dévisage.

Imaginez que vous êtes sur le point de passer l'entretien le plus important de votre vie. En baissant les yeux, vous remarquez que votre stylo-plume à encre bleue a fui dans la poche de votre chemisier blanc. La panique vous prend, des piques de stress transpercent votre estomac, vous n'êtes pas loin de la crise de nerfs. Vous vous sentez ridicule, stupide. Tout est foutu. Eh bien, voilà exactement ce que Joshua essaie de me faire ressentir en me regardant comme ça.

J'aimerais en plus pouvoir dire que ce mec est moche. Il aurait pu être une sorte de troll, petit et gros, avec un bec-de-lièvre et le regard vitreux. Ou un bossu boiteux. Constellé de verrues et de boutons purulents. Avec des dents jaunes, pourries, et une odeur corporelle fétide, proche de celle de la tarte aux oignons. Mais c'est loin d'être le cas. Il est même à l'opposé de tout ça. Encore une preuve qu'il n'y a aucune justice dans ce monde.

Un bip me signale que je viens de recevoir un mail : c'est Hélène. Elle me demande des prévisions budgétaires. Il est grand temps de me remettre au travail. Après avoir sorti le rapport mensuel de mes dossiers, je m'y plonge sans plus tarder.

Je doute fort que les perspectives de ce mois-ci se soient améliorées. Le monde de l'édition avance chaque jour un peu plus vers sa fin. Le mot « restructuration » résonne souvent dans les couloirs, et je sais très bien où tout cela va nous mener. Alors, à chaque fois que je vois Joshua en sortant de l'ascenseur, je ne peux pas m'empêcher de me demander pourquoi je ne cherche pas dès aujourd'hui un nouveau boulot.

Ma fascination pour les maisons d'édition m'est venue suite à une sortie que nous avons faite avec ma classe quand j'avais onze ans. J'étais déjà une grande lectrice :

je dévorais les livres, et ma vie entière s'organisait autour de la sortie hebdomadaire à la bibliothèque de notre ville. J'y empruntais le maximum de livres autorisé et je connaissais si bien l'endroit que j'étais capable d'identifier les bibliothécaires au seul bruit de leurs chaussures sur le sol des allées. J'étais alors déterminée à devenir bibliothécaire. J'avais même établi une sorte de système de classement pour ma collection personnelle. Je pense que j'étais ce qu'on peut appeler une vraie « geek des livres ».

Je ne m'étais encore jamais vraiment interrogée sur le processus de fabrication d'un livre avant d'avoir visité une maison d'édition. Et ce fut une révélation. On pouvait être payé pour découvrir des auteurs, lire des livres et en plus les fabriquer ? Avec des couvertures flambant neuves et des pages non cornées, vierges de toute annotation ? Je n'en revenais pas. J'adorais les livres neufs. C'était même ceux que je préférais emprunter à la bibliothèque. De retour chez moi ce soir-là, j'annonçai ma décision à mes parents : « Quand je serai grande, je serai éditrice. »

Aujourd'hui, je réalise mon rêve d'enfant, et c'est génial. Mais, pour être honnête, la vraie raison pour laquelle je ne me suis pas déjà mise à chercher un nouveau boulot, c'est parce que je ne peux pas laisser Joshua gagner.

Le silence règne dans la pièce tandis que je prépare consciencieusement le compte rendu pour Hélène. Seul le cliquetis des doigts de Joshua frappant son clavier et le léger sifflement de l'air climatisé viennent troubler le calme ambiant. De temps en temps, Joshua attrape sa calculatrice et tape dessus comme un forcené. Je suis prête à parier que M. Bexley lui a demandé les mêmes données. De cette façon, chacun des deux P-DG de la société pourra entrer en conflit armé de chiffres qui ne correspondront peut-être même pas. Voilà un carburant tout à fait idéal pour entretenir les flammes de la guerre.

Je romps soudain le silence studieux de notre bureau.

— Excuse-moi, Joshua.

Evidemment, il laisse quelques minutes s'écouler avant de me répondre. Il se contente de frapper encore plus fort sur son clavier. Beethoven sur un piano n'aurait rien à lui envier à cet instant précis.

— Oui, qu'est-ce qu'il y a, Lucinda ? finit-il par dire sans cesser de pianoter.

Même mes parents ne m'appellent pas Lucinda. Je commence à serrer les mâchoires, mais je m'arrête tout de suite en me souvenant que mon dentiste m'a suppliée de faire des efforts.

— Serais-tu en train de faire un rapport sur les prévisions budgétaires du prochain trimestre, par hasard ?

— Non, répond-il en levant les deux mains de son clavier et en me regardant droit dans les yeux.

Je soupire bruyamment et retourne à ma tâche.

— Je l'ai fini il y a deux heures, ajoute-t-il en se remettant à taper.

Je garde mon regard rivé sur mon tableau Excel et compte jusqu'à dix dans ma tête.

Joshua et moi travaillons tous les deux de manière efficace et rapide, et avons chacun la réputation de ne reculer devant rien — ce genre d'employés prêts à accomplir sans broncher les tâches désagréables et difficiles que tout le monde évite.

Mais nous ne sommes pas faits du même bois. J'aime rencontrer les gens pour discuter des choses. Joshua, lui, écrit des mails. Qu'il signe toujours de la même manière : Cdt, J. Est-ce que ça le tuerait d'écrire : « Cordialement, Joshua » ? Apparemment, ça ferait trop de lettres à taper. Ce type est du genre à savoir au pied levé combien de minutes par an il fait ainsi économiser à B & G.

En fait, nous sommes des forces égales mais contraires. Je fais de mon mieux pour la jouer *corporate*, mais tout en moi jure avec l'identité de Bexley. Je suis une Gamin jusqu'au bout des ongles. Mon rouge à lèvres est trop rouge, mes cheveux indisciplinés. Les talons de mes chaus-

sures claquent trop bruyamment sur le sol carrelé. Et je n'ai pas envie de faire chauffer ma carte de crédit pour un tailleur noir. Je n'étais pas obligée d'en porter chez Gamin, alors je ne vois pas pourquoi je devrais adopter les codes vestimentaires des Bexley. Ma garde-robe est 100 % « tricot, rétro ». Un style bibliothécaire cool et chic, enfin, c'est ce que j'espère.

Quarante-cinq minutes plus tard, j'ai terminé mon analyse. Je me suis lancée dans une course contre la montre, même si les chiffres ne sont pas mon fort, parce que j'imagine que Joshua, lui, a mis une heure pour la faire. Même dans ma tête, je suis en compétition avec lui.

— Merci, Lucy ! me lance Hélène derrière la porte étincelante de son bureau, quelques secondes à peine après que je lui ai envoyé le document par mail.

En recontrôlant ma boîte de réception, je constate que tout est à jour. Un coup d'œil à l'horloge m'indique qu'il est 15 h 15. Après avoir vérifié la tenue de mon rouge à lèvres dans le reflet du mur brillant près de mon écran d'ordinateur, je regarde Joshua. Il me fixe lui aussi, mais avec un air totalement méprisant. Je lui rends son regard. Et voilà comment nous commençons une partie de Jeu du Regard.

Je crois que je dois vous dire que le but de chacun de nos jeux est soit de faire sourire l'autre, soit de le faire pleurer. Quelque chose dans ce goût-là. En tout cas, je sais quand je gagne.

J'ai commis une grave erreur la première fois que j'ai rencontré Joshua : je lui ai souri. De mon plus beau sourire. De toutes mes dents. Les yeux pétillants. J'étais pleine d'optimisme — et naïve — quant à la fusion de nos deux entreprises. Je ne savais pas encore que ce serait la pire chose qui pouvait nous arriver. Il m'a regardée de haut en bas, du sommet de mon crâne jusqu'à la semelle de mes chaussures. Je ne mesure qu'un mètre cinquante-deux, donc autant dire que ça a été plutôt rapide. Puis, il s'est

tourné vers la fenêtre sans me rendre mon sourire, et depuis ce jour j'ai l'impression qu'il le retient prisonnier dans la poche de sa veste. Un point pour lui. Après ce très mauvais premier contact, il ne nous a fallu que quelques semaines pour succomber à une hostilité mutuelle. Et, comme l'eau qui coule dans une baignoire, un jour, ça a fini par déborder.

Je bâille derrière ma main et observe la chemise de Joshua. On dirait qu'il porte la même tous les jours, mais d'une couleur différente. Blanc uni, fines rayures, beige, jaune pâle, jaune moutarde, bleu ciel, bleu turquoise, gris perle, bleu marine et noir. Portées dans un ordre invariable comme une séquence immuable.

Ma préférée est la turquoise, et celle que j'aime le moins, la jaune moutarde. Celle qu'il porte aujourd'hui justement. Mais je dois reconnaître qu'il les porte bien. Et que toutes ces couleurs lui vont. Moi, si je porte du jaune moutarde, c'est simple, je ressemble à une momie. Mais lui, ça lui donne un teint hâlé et un effet « bonne mine ».

— Jaune moutarde aujourd'hui. Vivement lundi pour le bleu ciel.

Je ne peux pas m'empêcher de le provoquer. Et j'ai à peine fini ma phrase qu'il me lance un regard suffisant et irrité.

— Tu es tellement perspicace, Shortcake¹. Mais permets-moi de te rappeler que les commentaires sur l'apparence sont contraires au règlement de l'entreprise.

Ah, le Jeu des RH. On n'y avait pas joué depuis des lustres.

— Arrête de m'appeler Shortcake ou je leur envoie un mail.

Nous tenons une sorte de dossier l'un sur l'autre. Enfin,

1. *Shortcake* est le terme anglais pour « charlotte aux fraises » (*strawberry shortcake*). (NdE)

je suppose qu'il le fait, car il se souvient de chacune de mes infractions. Le mien, c'est un document protégé par un mot de passe, caché dans ma session personnelle sur mon ordinateur où sont relatées comme dans un journal toutes les disputes qui ont éclaté entre Joshua Templeman et moi. Rien que cette année, nous nous sommes déjà plaints quatre fois chacun aux RH.

Joshua a reçu un avertissement écrit et verbal à propos du surnom qu'il me donne. Pour ma part, j'en ai eu deux : pour une agression verbale et pour une blague puérile qui a totalement dégénéré et dont je ne suis pas fière.

Apparemment, cette fois, Joshua ne trouve rien à me répondre, et nous recommençons à nous dévisager.

Je suis impatiente à l'idée de voir les chemises de Joshua s'assombrir. Celle d'aujourd'hui est bleu marine, annonçant inmanquablement du noir pour demain. Et qui dit noir dit jour de paie !

A ce propos, c'est le moment de réaliser un bref état des lieux de mes finances. Je m'appête à faire vingt-cinq minutes de marche pour aller récupérer ma voiture d'où suintait un truc huileux et sombre depuis quelques jours. Heureusement, la paie tombe demain, et je vais pouvoir payer la réparation sans risquer le découvert bancaire. Je dois appeler Jerry, mon garagiste, pour le prévenir de ma visite. Ensuite, eh bien, je n'aurai qu'à tenter de survivre avec un budget serré.

Tandis que je réfléchis à ma situation économique, je vois Joshua dans l'encadrement de la porte du bureau de M. Bexley grâce au reflet du mur près de mon écran. Son corps remplit presque tout l'espace. J'entends résonner un rire rauque mais doux, rien à voir avec les grognements de ce porc de M. Bexley. Pour me distraire, je ne trouve rien de mieux à faire que de caresser mes avant-bras pour aplatir mes petits poils. Non, je ne tournerai pas la tête pour essayer de voir ce qu'il se passe dans ce bureau ;

Joshua me remarque à chaque fois et me gratifie d'un magnifique froncement de sourcils.

Enfin, les aiguilles de l'horloge se déplacent jusqu'à indiquer 17 heures. Je peux voir à travers les fenêtres poussiéreuses que le temps est à l'orage. Hélène est partie il y a près d'une heure — l'avantage d'être codirectrice, c'est qu'on a les mêmes horaires de travail qu'un écolier et qu'on peut en prime presque tout déléguer à son assistante, c'est-à-dire moi. M. Bexley, lui, passe de longues heures ici parce que son fauteuil est très confortable et que, lorsque le soleil de l'après-midi décline, il ne peut résister à la tentation de piquer un petit somme.

Loin de moi l'idée de sous-entendre que c'est Joshua et moi qui dirigeons le dernier étage mais, honnêtement, parfois c'est tout comme. Les équipes financières et commerciales font leurs rapports directement à Joshua. C'est lui qui analyse les incroyables quantités de données et en fait ensuite le résumé le moins indigeste possible afin de ne pas incommoder M. Bexley, toujours cramoisi et agressif.

Les équipes éditoriales et marketing, quant à elles, s'adressent à moi et, tous les mois, je fais le compte rendu de leurs rapports à Hélène... Je suppose que je lui mâche le travail, moi aussi. Ensuite, je relie le document avec de belles spirales, pour qu'elle puisse l'étudier sur son *stepper*. Ah, et j'utilise toujours sa police préférée.

Chaque jour passé dans ce bureau est un défi à relever, un privilège, un sacrifice et une source de frustration. Mais, quand je pense à chaque petite marche que j'ai dû gravir pour arriver jusqu'ici — et j'ai commencé à onze ans —, je me remotive. Et je supporte un peu mieux Joshua.

Moi, je suis le genre d'employée qui apporte des gâteaux faits maison aux réunions avec les chefs de division. D'ailleurs ils m'adorent tous. Je « vaux mon pesant d'or » comme ils disent. Joshua, lui, apporte les mauvaises nouvelles, et son poids est évalué avec d'autres substances.

M. Bexley passe maintenant devant mon bureau d'un pas lourd. Cet homme doit faire son shopping chez « Monsieur Patate, Vêtements discount pour petits et grands », ce n'est pas possible autrement. Où pourrait-il trouver des costumes si larges, si courts et si mal coupés sinon ? Il est chauve, constellé de taches de vieillesse et aussi riche que Crésus. C'est son grand-père qui a fondé Bexley Books. Il aime d'ailleurs rappeler à Hélène qu'elle a simplement été *embauchée* ici. C'est un vieux dégénéré. Hélène et moi sommes tout à fait d'accord là-dessus. Malgré tout, je me force à lui sourire. Il s'appelle Richard. Mais je lui ai trouvé un surnom bien plus adapté : Micropénis.

— Bonsoir, monsieur Bexley.

— Bonsoir, Lucy, me répond-il en marquant une pause pour jeter un coup d'œil au décolleté de mon chemisier rouge en soie.

— J'espère que Joshua vous a bien transmis l'exemplaire de *The Glass Darkly* que j'avais pris pour vous ? C'est le tout premier volume !

Micropénis a une énorme bibliothèque remplie du premier exemplaire de toutes les publications de B & G — une tradition instaurée par son grand-père. Il aime s'en vanter auprès des visiteurs mais, en passant un jour en revue les volumes alignés sur les étagères, j'ai remarqué qu'ils étaient tous intacts, comme si on ne les avait jamais ouverts.

— Vous l'avez récupéré, n'est-ce pas ? insiste-t-il en cherchant Joshua du regard. Vous ne m'en avez pas parlé, Docteur Josh.

Je pense que Micropénis le surnomme Docteur Josh parce que Joshua est aussi froid et aseptisé qu'une clinique. J'ai d'ailleurs entendu dire que c'est Joshua qui s'est chargé de l'ablation chirurgicale d'un tiers de l'effectif de Bexley Books quand la situation est devenue critique. Je ne sais pas comment il fait pour dormir la nuit.

— Le plus important, c'est que vous l'avez récupéré,

répond calmement Joshua, rappelant immédiatement à son patron qui est *le* patron.

— Oui, oui, acquiesce celui-ci d'un ton satisfait. Puis, replongeant son regard dans mon décolleté, il ajoute : vous faites du bon boulot tous les deux.

Lorsque les portes de l'ascenseur se referment sur lui, je jette un coup d'œil à mon chemisier. Tous les boutons sont fermés. Que pouvait-il bien admirer ? Je lève les yeux au plafond miroitant, mais même de là-haut il n'y a pas grand-chose à voir.

— Si tu le boutons plus haut, on ne verra plus ton visage, commente Joshua en fermant sa session sur son ordinateur. Je me déconnecte également.

— Eh bien, peut-être que tu pourrais dire à ton patron de me regarder dans les yeux une fois de temps en temps ?

— Il cherche probablement à voir ce que t'as sous le capot. Ou alors il se demande avec quel type de carburant tu fonctionnes.

Je hausse les épaules en enfilant mon manteau.

— Ma haine pour toi est mon seul carburant.

Je remarque que la lèvre inférieure de Josh frémit. Cette fois, j'ai bien failli l'avoir. Mais il reprend rapidement une expression neutre.

— Si ça te pose un problème, *tu* devrais lui en parler. Apprends à te défendre toute seule. Et sinon, quoi de prévu ce soir ? Pose de vernis en solitaire ?

— Absolument. Et pour toi, Docteur Josh ? Masturbation et pleurs étouffés dans ton oreiller ?

Il jette un regard au bouton supérieur de mon chemisier.

— Oui. Et ne m'appelle pas comme ça.

Je ravale un éclat de rire.

En entrant dans l'ascenseur, nous nous bousculons comme deux gamins qui se détestent. Il appuie sur le bouton pour le sous-sol, et moi pour le rez-de-chaussée.

— Auto-stop ?

— Voiture chez le garagiste.

J'enfile mes ballerines et fourre mes talons dans mon

sac. Maintenant, je suis encore plus petite. Dans le vernis mat des portes de l'ascenseur, je peux voir que j'arrive presque à mi-hauteur de ses pectoraux. Mon Dieu, on dirait un chihuahua à côté d'un dogue allemand.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur la réception de l'immeuble. Le monde à l'extérieur de B & G est recouvert d'une brume bleue, froide comme celle d'un frigo, et arrosé d'une légère bruine. Le temps idéal pour les violeurs et les meurtriers. Une feuille de journal poussée par le vent vole devant la porte d'entrée, comme si l'ambiance n'était pas assez glauque comme ça.

Joshua retient la porte de l'ascenseur avec sa main puissante et se penche pour regarder au-dehors. Il pose alors ses yeux bleu foncé sur moi et fronce les sourcils. La bulle familière de sous-titres commence à se former dans ma tête. *Si seulement nous étions amis.* Je la crève aussitôt avec une épingle.

— Je vais te raccompagner, se sent-il obligé de dire.

— Ah non, pas question.

Et je pars en courant.

SALLY THORNE

MEILLEURS
ENNEMIS



Le jour où Lucy rencontre son nouveau collègue, Joshua Templeman, elle n'en revient pas : il est à tomber ! Sauf qu'il ne lui faut pas plus de deux secondes pour découvrir qu'il est aussi froid, cynique, impitoyable... absolument détestable ! Alors, quand leurs chefs respectifs les mettent en concurrence pour une promotion, Lucy est prête à tout pour le battre. Car, si elle gagne, elle sera sa boss. S'il gagne... elle démissionnera. Autant dire qu'elle n'a pas le choix : elle *doit* gagner. Mais lorsque, un soir, dans l'ascenseur, ce traître de Josh l'embrasse fougueusement, elle est complètement déstabilisée. Se serait-elle trompée à son sujet depuis le début ? Ou est-ce une tactique de Josh pour lui faire perdre ses moyens ?

« Une nouvelle voix mordante, brillante et hilarante.

Meilleurs ennemis va bouleverser le monde de la comédie romantique. C'est l'une des meilleures que j'ai jamais lues ! »

Kristan Higgins

29,4586.1



9 782280 389587

7,90 €

